

Sawsan Awada-Jalu ■ Christian Bigaut ■ Jean-Luc Bœuf ■ Jacques Caillousse ■ Didier Deschamps ■ Olivier Dubosc ■ Renaud Epstein ■ Thierry Germain ■ Frédéric Gilli ■ Fati Ibrahim ■ Arnaud Lafont ■ Philippe Laurent ■ Frédéric Lefret ■ Pierre Mansat ■ Jean-Pierre Orfeuil ■ Jérémie Peitier ■ Damien Robert ■ Michaël Silly ■ Philippe Simay ■ Christophe Soullez ■ Aurélia Troupel ■ Stéphane Troussel ■ Béatrice Wattel ■ Marc Wiel

Trimestriel N°97 II/2013 (juillet)

Pouvoirs Locaux

LES CAHIERS DE LA DÉCENTRALISATION



Politiques urbaines
**Gouverner
par les honneurs**



Droit et administration territoriale
**La fabrique
de la différenciation**



Paris

Ville-monde

Quel horizon métropolitain ?

ISBN 978-2-909872-73-5 - 20,00€



9 782909 872735

Paris, ville littéraire en devenir ?

Foyer de l'humanisme, cœur de la vie intellectuelle française, Paris, au fil des siècles, a séduit et s'est laissé séduire, accueillant, abritant les mouvements littéraires naissants et les hommes de lettres du monde entier. Sous leur plume, la ville change d'âme, d'amour, de conviction, s'encanaille, est tour à tour populaire, élitiste, bourgeoise, révolutionnaire, policière, urbaine. Maîtresse adulée des écrivains, elle rayonne dans le monde au travers de sa création littéraire. Référence dans l'histoire de la culture française et européenne, Paris est devenue un espace dynamique en mutation. Mais cette modernité, cette mutation effraie. De la création à l'appréhension de la littérature, le paysage littéraire est remis en cause. Qualité des écrits et des écrivains, apparition d'autres lieux et d'autres méthodes de création, déperdition linguistique, soif de popularité, désir de facilité, nouvelles techniques, autant de thèmes qui déstabilisent et semblent remettre en cause l'avenir littéraire de la ville. Cependant, la ville offre de nouvelles sources d'inspiration à l'écrivain, son usager privilégié, et l'évolution littéraire continue d'épouser l'évolution urbaine et technologique.

Dès le XII^e siècle, Paris, l'un des noyaux intellectuels du monde chrétien, par le rayonnement de son université, affirme sa vocation littéraire et culturelle avec l'adoption par la Cour du dialecte parisien et la renforce, à la Renaissance, quand la ville est le foyer de l'humanisme puis, au milieu du XVII^e siècle, le centre de la littérature française grâce à ses salons. Si un temps Versailles semble éclipser la capitale, elle redevient au cours du siècle suivant le centre culturel du royaume. Voltaire est l'écrivain par excellence d'un monde littéraire qui s'agrandit, s'élargit, devient plus complexe après la Révolution. Cœur de la vie intellectuelle, la ville accueille les écrivains des autres pays d'Europe où le rayonnement de la culture française est à son apogée comme le français, langue des Cours européennes et langue diplomatique. Au cours des deux siècles qui vont suivre, Paris devient le foyer des divers mouvements littéraires naissants. C'est là qu'éclôt le romantisme de Hugo, le réalisme de Balzac, le renouveau littéraire de Proust et celui de Céline, tout comme par la suite le mouvement Parnassien, le symbolisme, le surréalisme, l'existentialisme... C'est là encore que, dès les années 1920, les écrivains étrangers de tous horizons viennent poursuivre leur œuvre, dans cette ville qu'ils découvrent, exaltent et qui les inspire. C'est dans ses bas-fonds que François Villon cherche l'inspiration de son œuvre majeure, *Le Testament*, et la ville n'a depuis cessé de faire écho à la littérature. Balzac

dresse un tableau détaillé de sa société, des réseaux de relations, Eugène Sue révèle le Paris de la pègre, Hugo le Paris populaire, Zola le Paris en mutation, Baudelaire celui des errances, Queneau en fait une ville drôle, Perec une ville de souvenirs et cette ville où se sont inventées quelques-unes des plus belles histoires de la littérature, regorge au fil du temps de lieux faisant écho à la littérature. Aux confidences de la Cour succéderont les salons littéraires puis les salles des cafés *Le Procope* qui accueille Voltaire et Benjamin Franklin, *La Rotonde*, carrefour Vavin, fréquentée par Blaise Cendrars, *La Coupole* et *Le Flore* lieu de rendez-vous de Sartre, de Camus, de Boris Vian, de Simone de Beauvoir et de bien d'autres, *Les Deux Magots* et *La Closerie des Lilas*, lieu d'écriture et de rencontre pour Ernest Hemingway, *L'Harry's Bar* hanté par Scott Fitzgerald, *Le Café de la Paix* lieu de prédilection de Maupassant et de Zola.

C'est au cœur de cette ville que reposent au Panthéon, aux cimetières de Montparnasse, du Père-Lachaise ou de Montmartre, les écrivains qui l'ont décrite, vécue et aimée, que se découvrent les maisons et les hôtels où vécurent les hommes de lettres français et étrangers et les nombreux musées qui leur sont dédiés. Ainsi, c'est au fil de ses rues et de ses quartiers que se révèle et s'apprend le Paris littéraire. Mais plus encore du quartier Montparnasse à Saint-Germain-des-Prés,

par
BÉATRICE WATTEL,
Écrivain-biographe

foyer littéraire emblématique de l'après-guerre en passant par le quartier latin, lieu des libraires, jusqu'au long de la Seine bordée par les étals des bouquinistes, les éditeurs affluent et tous forment un monde littéraire et culturel rayonnant.

Les lieux de fréquentation des hommes de lettres ont sans doute changé, comme ces hommes ont changé, comme leurs œuvres sont autres. Mais ils se retrouvent à la Maison des écrivains, à la Maison de la poésie, à la Société des gens de lettres. L'Institut de France est toujours un lieu de respect et de reconnaissance. Traversée par des siècles d'histoire littéraire, la capitale est un espace dynamique où se jouent aujourd'hui des forces d'attraction et de répulsion qui en font encore une référence dans l'histoire de la culture française et européenne et attirent les touristes français et étrangers, comme les étudiants, les chercheurs et les écrivains qui ne cessent de donner vie à Paris, ville littéraire et culturelle.

Mais ce paysage littéraire, on le dit aujourd'hui sinistré. Débat de mode, véritable tendance, perception intuitive, les écrivains et hommes de lettres contemporains le dénigrent, entrevoient sa fin.

Désenchantement, avenir incertain, quelle sera la littérature de demain ?

Lorsqu'en 2007, l'écrivain Richard Millet publie *Désenchantement de la littérature*, il dénonce son devenir, son mauvais état de santé dans les vingt ans qui vont suivre. Pour lui, vingt années suffiront pour que la littérature française soit menacée, victime de la déperdition linguistique, de la soif de promotion sociale des nouvelles et futures générations d'écrivains qui n'écrivent plus un livre, ne bâtissent plus une œuvre mais fabriquent un produit, un roman, vite écrit, vite vendu, vite lu pour atteindre la popularité. Et le roman qui n'invente que sa propre perpétuation, dévore toute forme de littérature, tant l'essai, que la poésie, le théâtre... et, le débat s'instaure.

Mais n'est-ce pas une constante de se plaindre en littérature de la modernité, du vide, de la non-crédation ? L'une des caractéristiques premières de la littérature française est la continuité. Depuis le Moyen Âge, chaque siècle a connu ses génies. Simplement, peut-être faut-il attendre que la littérature française sorte d'un certain sommeil, que les écrivains se confrontent comme leurs confrères américains à la réalité. Il faut laisser du temps aux œuvres. Celles que nous percevons comme marginales aujourd'hui, peuvent se révéler centrales plus tard. Il en est ainsi des poètes. Lamartine et Hugo restent les derniers grands

poètes de leur vivant, ni Baudelaire, ni Mallarmé, ni Apollinaire, ni Valéry ne furent vraiment reconnus de leur temps.

Aventure individuelle, réfractaire et singulière, la littérature est hors de la société, même si elle s'en inspire, en vit, s'en nourrit. Nul n'est besoin d'incriminer la société, l'écrivain ne peut que s'accuser lui-même si la qualité des œuvres semble s'amoindrir, se niveler.

L'écrivain français est un homme privilégié, il écrit une langue belle parce que contradictoire. Aucun pays n'a produit une littérature aussi contradictoire où se côtoient Sade, Claudel, Sartre, Bernanos, la marquise de Sévigné, Colette et Voltaire, Marguerite Duras, Proust et Genet. La France et Paris sont aux yeux du monde ces lieux admirables dont la splendeur tient à la dialectique qui traverse sa littérature. La difficulté se fait jour parce que la littérature tend vers la pensée unique et se met de fait en danger d'existence. Certains y verront aussi l'effet pervers de l'enseignement qui ne transmet plus, ne donne plus de grands référents littéraires, l'effet pervers dû au manque de lecture. Mais, a-t-on jamais appris à écrire dans l'enseignement, appris à aimer lire ? Personne n'est éduqué pour devenir écrivain. L'écrivain vient de lui-même. Il est marginal à toute formation. Même si de nos jours des universités consacrent des formations au métier d'écrivain. Leurs diplômés seront-ils sûrs d'être édités, primés, reconnus ? Pourra-t-on former des écrivains comme l'on forme des journalistes. On peut essayer, mais combien deviendront Albert Londres, Pierre Brisson, Michel Droit, Raymond Cartier. Est-ce que leurs plumes n'étaient pas, par essence, précieuses, limpides comme de l'eau ? L'écriture est un événement intérieur, un souffle qui, un temps, anime et crée la nécessité de se mettre à écrire sans savoir encore quoi, c'est la quête des lieux d'ombre où se range l'intégrité de l'expérience. L'œuvre littéraire n'est pas un produit pour le plus grand nombre. De tout temps, la littérature a été très peu lue. Elle s'adresse comme l'art à un nombre restreint d'individus, elle ne doit et n'est jamais attendue, acceptée sur le moment. Personne ne peut être formé à aimer lire. C'est une rencontre, un moment de vie partagé, qui donne et révèle l'ouvrage au lecteur, la reconnaissance à l'œuvre. Pensons à Jean Genet, grand écrivain reconnu par ses pairs, sans aucune formation littéraire. La littérature est un cri, un moment arrêté, elle est sans âge. De Rutebeuf à Camus, tous ne sont que contemporains. Ce qui les différencie de la jeune littérature, c'est que tout simplement, ils n'ont pas été sous le feu des projecteurs en construisant leur œuvre. Mais qui pourrait prétendre que Diderot, Fontenelle, Voltaire, Montesquieu n'auraient pas aimé transmettre leur pensée sur les ondes,



Credit photo : Sergey Yarochkin - Fotolia.com

L'écrivain, le porteur d'une œuvre n'a pas changé. Lorsqu'il paraît dans une émission littéraire écoutée, vue par des millions de spectateurs, il n'y a peut-être qu'une dizaine d'entre eux qui écoute, comprend ses propos. L'écrivain n'est pas un grand silencieux, même si certains d'entre eux ont laissé des écrits secrets jusqu'à leur mort. Il n'écrit pas pour lui mais pour une rencontre, un instant de partage.

même si très peu étaient à même de la comprendre. Ils aimaient débattre et discourir, fréquentaient les salons et les cours et aimaient à y briller. En cela, l'écrivain, le porteur d'une œuvre n'a pas changé. Lorsqu'il paraît dans une émission littéraire écoutée, vue par des millions de spectateurs, il n'y a peut-être qu'une dizaine d'entre eux qui écoute, comprend ses propos. L'écrivain n'est pas un grand silencieux, même si certains d'entre eux ont laissé des écrits secrets jusqu'à leur mort. Il n'écrit pas pour lui mais pour une rencontre, un instant de partage.

Aujourd'hui, les lecteurs ont perdu le sens des mots, de l'étymologie, se laissent envahir par la facilité, le verbiage. Ils veulent aller vite, lire vite. Les tablettes se téléchargent. On lit, on efface, souvent on oublie, et l'écrivain devient un producteur de mots, de textes répondant aux saisons, aux modes, aux besoins. Si auparavant on se rendait avec révérence sur la terre de l'écrivain, celui-ci s'est peu à peu déplacé, il est apparu dans les émissions culturelles et littéraires pour finir invité dans les émissions de variétés et d'animations. Des parcelles se sont créées entre la culture élitaire et la culture populaire. Mais est-ce un mal ? Le vrai problème est ailleurs, dans le constat qu'il n'y a

plus d'effort de mémorisation des connaissances, ni même de la lecture. Le danger est là, la peur ressentie. Dans vingt ans, y aura-t-il autorité sur la langue ? Nos écrits seront-ils voués à l'oubli ? La mutation est réelle, totale, elle est technique. Pour sauver l'écrit, il faut sauver le lecteur et pour sauver le lecteur, il faut sauver l'écrit. Philippe Sollers déclare avec justesse qu'un écrivain est avant tout un lecteur, permanent, essentiel, qu'écrire et lire, c'est la même chose.

Le concept de littérature numérique pose la question du devenir du support imprimé et de la lecture, mais aussi de l'échange, de l'appréhension et de l'évaluation de la littérature. Peut-être devrions-nous penser le devenir de la littérature à l'heure de la conversion numérique de la culture en termes de complémentarité, comme l'émergence de la photographie l'est dans le renouvellement de la peinture. Ne pourrait-on concevoir que le devenir numérique de l'écriture soit dans la continuité des explorations de Raymond Queneau ou d'Anthony Borges, ou des commentaires de Montaigne ? Il faut concevoir l'ouverture du texte en ligne comme l'émergence d'un dégraissage de l'œuvre de toutes ses excroissances, d'un livre à l'économie repensée, sans toutefois oublier que la conversion numérique de la culture a de nombreuses

conséquences indirectes, souterraines même, tant sur la langue que sur les pratiques génériques. La littérature est affectée par le numérique, comme le sont les valeurs portées par l'écrit, la dimension sociale de la lecture et les modes d'insertion dans le réel de la littérature. Étrangement, l'homme lit plus aujourd'hui grâce aux écrans, mais ce mode de lecture fragilise la lecture patiente et solitaire des textes philosophiques et littéraires qui demandent que l'on y consacre un temps plus long et ininterrompu. En raison de tout cela, les écrivains hésitent entre le livre ou l'ouverture du texte en ligne, tentés soit par l'un, soit par l'autre modèle, le lecteur usera soit de la littérature comme source de resocialisation en ligne, soit reviendra au livre comme un espace hors monde. L'ère numérique propose à la littérature des tentations esthétiques contradictoires. L'hypertexte libère le texte, en fait une œuvre ouverte. Peut-être que la vraie littérature de demain est celle où les blogueurs seront des écrivains et les écrivains des blogueurs. Quoi qu'il en soit, il faut défendre une culture lettrée dans toutes les formations.

On entrera toujours en littérature au fil de Paris

La littérature est un instrument de connaissance du monde. C'est au travers de la littérature française que nombre d'hommes et de femmes ont découvert la France, aimé Paris, avant d'y venir, poussés par les mots, séduits par les évocations. La littérature sensibilise à la différence, à l'identité, à la connaissance. De nos jours, il y a antagonisme entre les représentations de la ville par la littérature et la ville où nous vivons. Une séparation dont rend compte la littérature contemporaine dans laquelle le texte n'habite plus la ville, mais toutes les villes. On pensait Paris aussi éternelle que Rome, mais la ville n'est plus qu'un concept, elle s'est étendue jusqu'à se diluer. Elle a perdu son centre qui s'est multiplié dans cette dilution. Les maisons, les rues et les lieux mythiques sont les mailles d'un immense tissu urbain où le langage s'effiloche dans le bruit, le bavardage. Paris est tour à tour fleuron de l'humanisme et masque prophétique de son échec, de ruines nouvelles en nouveautés ruineuses, la ville génère des marges et des exclus, les refoule ou les enferme dans ses murs. Quand la modernité littéraire apparaît au milieu du XIX^e siècle, la vie urbaine de la capitale entre en puissance dans la littérature, la poétique résolument urbaine de Baudelaire et de Théophile Gautier modèle le mot « modernité ». Héritier des promeneurs solitaires, le poète

devient maudit. La foule confond les individualités, efface les différences. Elle abrite le conspirateur et le roman policier, genre urbain, côtoie le roman populaire. À la ville statique dépeinte par Balzac, Hugo ou bien Flaubert, répond la ville dynamique à la fin du XIX^e siècle où l'anonymat, l'isolement des individus et des groupes forment le paysage du texte urbain. À la suite, les écrivains du XX^e siècle comparent l'individu à la masse urbaine et révèlent la déshumanisation sociale jusqu'à ce qu'à l'heure contemporaine la ville ne se perçoive plus en terme d'espace. Les rues, les vitrines, la rumeur, les graffitis sont un ensemble de manifestations à la disposition de l'écrivain, usager particulier de la ville, qui se l'octroie et la façonne et l'évolution des formes littéraires épouse l'évolution de l'organisation urbaine. Aujourd'hui, le cœur du monde littéraire ne bat plus seulement dans la capitale, des villes, des régions émergent et renforcent l'aura de Paris. Centre du monde des lettres, où se rencontrent et se retrouvent les auteurs de toutes origines, Paris inspire encore les écrivains des nouvelles générations et fascine toujours à travers le monde comme en Chine où tous les genres de la littérature française sont accessibles au public chinois, où, de Flaubert à Alain Robbe-Grillet, l'auteur français le plus traduit en chinois, plus de deux cents écrivains français figurent dans la Grande Encyclopédie de Chine et dans les programmes scolaires. Si dans vingt ans, la littérature française se lit encore, même au travers d'une tablette en déambulant dans les rues de la ville, alors la littérature française sera plus que jamais vivante. Aux mots, se mêleront les couleurs, les odeurs des lieux, le nouveau langage de la ville. Paris convie à la littérature, à la culture. Alors dans vingt ans, Paris sera encore et toujours le Paris visionnaire où la ville-spectacle croise la ville mythique, le Paris fictionnel, le Paris monumental où se découvre l'intimité des lieux de mémoire, objets de culte public, le Paris fluvial qui poétise la Seine, le Paris souterrain, le Paris des exclus, nouvelle expression de la littérature urbaine qui se découvrira au fil des livres et l'on entrera toujours en littérature au fil de Paris, en partageant simplement cette découverte avec d'autres lieux, d'autres centres de création littéraire porteurs de différences enrichissantes pour une nouvelle culture, une autre littérature.

À ceux qui doutent, qui ne voient en demain qu'un Paris littéraire sans descendance, qu'effondrement des valeurs, citons simplement le poète et philosophe allemand Friedrich Hölderlin : « Là où le péril croît, croît aussi ce qui sauve ».

B. W.